

EN GREVE JUSQU' A LA RETRAITE

Feuille d'agitation.

- Numéro 2, Mars 2023 -

EN GRÈVE JUSQU'À LA RETRAITE est à la fois une feuille d'agitation et un espace d'organisation collectif autonome entre anti-autoritaires et anticapitalistes.

C'est une feuille d'agitation et un espace pour approfondir notre critique du travail salarié, dépasser la question de la réforme des retraites en cours et attaquer l'ensemble des tissus de relations et des dispositifs matériels et idéels par lesquels l'Etat, le capital, mais également le patriarcat et d'autres formes de dominations et d'exploitation maintiennent leur emprise.

Les attaquer par la plume, mais les attaquer également par l'action et le geste, à travers cet espace, mais également par l'action de groupes affinitaires et en soutenant, nous mêlant ou nous associant à des assemblées auto-organisées.

Pour nous rejoindre, nous rencontrer ou échanger :

engreve-caen@riseup.net

Travailler nuit gravement à la santé.

L'EXPÉRIENCE DU TRAVAIL EST UNE EXPÉRIENCE DE DÉPOSSESSION. On s'y retrouve dépossédé de nos propres désirs, de nos propres décisions, de nos propres mouvements pendant un moment de notre vie. Par ailleurs, la fatigue induite par le travail empêche de cultiver ses potentialités : qui ne s'est pas écroulé dans son canapé devant le doux poison de la télévision après une journée harassante ? Qui ne souffre pas de troubles du sommeil ou d'intenses moments de lassitude pendant les périodes de stress ? C'est aussi ce qu'en novlangue on appelle les difficultés de concilier vie professionnelle et vie personnelle avec l'envahissement du travail sur le temps hors-travail, aussi bien en allant regarder ses mails professionnels le soir ou le weekend, ou tout simplement avec une fatigue dégradant les relations personnelles et les capacités de patience et d'attention, ou encore en empêchant des activités en dehors du travail. Le travail, c'est aussi l'expérience de l'humiliation – de plus en plus partagée par les salarié-es, particulièrement les femmes – jusqu'au harcèlement. Parce que les nouvelles formes de management ont beau annoncer la fin des ordres autoritaires et la réduction des strates hiérarchiques, le travail finit toujours par revenir à sa base : contraindre des gens de mener des activités qu'ils ne feraient pas librement.

Les nouvelles formes de management que tout le monde expérimente depuis des années renforcent cette dépossession. Sous couvert d'autonomie, les travailleurs et travailleuses se retrouvent au contraire toujours plus soumis à des logiques qu'ils et elles ne maîtrisent pas, à des lieux décisionnels toujours plus éloignés. Les incitations à la mobilisation des salarié-e-s se substituent aux ordres et commandements les plus explicites de la hiérarchie – quand ce n'est pas carrément le chantage à l'emploi. On vante les qualités de tel salarié, les capacités de telle autre, tout en mettant tout le monde en concurrence. Même la fausse indépendance de l'auto-entrepreneuriat masque une concurrence encore plus exacerbée – quand ce n'est pas une soumission totale à une plateforme numérique.

Dans le même temps, l'entreprise attend de plus en plus des travailleurs et travailleuses, en fixant des objectifs inatteignables : non seulement qu'ils et elles réalisent des activités déterminées selon des moyens définis, mais qu'ils et elles mettent également en œuvre leur capacité d'adaptation aux changements, leur potentiel d'initiative pour trouver des solutions et leur disponibilité pleine et entière à leur entreprise. On ne demande plus au personnel d'exécuter mécaniquement des ordres, mais de s'impliquer totalement dans son activité professionnelle. Nous voilà tout simplement **libres d'obéir**. C'est en plus un processus de responsabilisation individuelle : si tu rates, c'est que tu n'es pas compétent. Tu n'as plus qu'à prendre la porte.



FRAGMENTS DU DÉSORDRE :

ITALIE, 9 FÉVRIER : le ministre de la Justice italienne refuse de lever le régime carcéral particulièrement dur du 41 bis au compagnon anarchiste Alfredo Cospito, considérant que « *les conditions de santé de Cospito ne sont pas de nature à affecter significativement sa dangerosité sociale conséquente* ». Alfredo est en grève de la faim depuis octobre, et risque un œdème cérébral et une attaque cardiaque à tout moment. Les sabotages en solidarité avec lui continuent partout en Europe.

TOULOUSE, 11 FÉVRIER : en guise de comité d'accueil au Ministre du Travail, des câbles électriques d'une gare de triage de la ligne ferroviaire reliant Toulouse à Paris sont incendiés, bloquant le trafic SNCF. L'action est revendiquée par un insolite « *Collectif inter lutte tchou tchou* ».

OSNE-LE-VAL, 14 FÉVRIER : un pylône de transmission de l'ANDRA, l'organisme en train de construire un centre d'enfouissement de déchets nucléaires à Bure, est incendié. Le sabotage est dédié à Tortuguita, abattu par les flics près d'Atlanta, alors qu'il participait à l'occupation d'une forêt vouée à laisser sa place à un centre de formation de la police.

RENNES, 16 FÉVRIER : La manif donne de nouveau lieu à des bris de vitrines sur des banques et des affrontements avec les flics. Des manifestants et manifestantes envahissent aussi la gare ferroviaire, provoquant 2h de retard. Les flics les nassent et tentent de contrôler 57 d'entre eux, mais devant leur refus de décliner leurs identités, ils font machine arrière. 3 personnes seront tout de même emmenées en garde-à-vue pour dégradation.

Par ailleurs, il est repéré et identifié depuis longtemps que ce sont les salarié-e-s les plus mobilisé-e-s, les plus investi-e-s qui sont le plus exposé-e-s au risque de surmenage et d'épuisement professionnel : l'infirmière se démenant pour soulager ses patients, l'enseignant essayant de nourrir la curiosité et la réflexion critique de ses élèves, le cadre épris par le frisson de l'urgence permanente, la sportive devant se doper pour performer en compétition, etc. Au départ, il y a presque toujours un engagement important associé à une satisfaction au travail, jusqu'à la rupture. La satisfaction au travail finit par laisser sa place à de l'angoisse, des troubles du sommeil, et finalement un effondrement physique et moral.

Être au travail, c'est en quelque sorte être en situation de dédoublement de personnalité, dépossédé-e des finalités de ses propres actions, en essayant de trouver des solutions dans les marges de l'organisation pour continuer malgré tout à être soi. C'est se retrouver embarqué dans une activité qu'on n'a jamais définie soi-même, invité à se dépasser pour, au mieux, quelques miettes de gratitude et une prime par-ci par-là.

Cette dépossession ne se réfère pas à un individu *abstrait* que serait le ou la salariée, le ou la travailleuse ; c'est bel et bien un être de chair et de sang qui est mutilé. **La dépossession au travail marque nos corps par des pathologies.** Souffrir de ce qu'on appelle les Troubles Musculo-Squelettiques est devenu presque inévitable avec les cadences imposées, surtout quand se rallonge la durée de travail avant la retraite. Ces troubles (mal de dos, douleurs aux articulations, etc.) sont les maladies professionnelles les plus nombreuses (4 sur 5), avec près de 50 000 reconnaissances par les organismes de santé chaque année en France, entraînant des restrictions pendant des années pour éviter la trop forte aggravation du handicap. Mais c'est trop tard, le mal est fait : on est cassé, broyé par le travail. Il est estimé qu'au moins la moitié des cas n'est pas déclarée.

L'épuisement professionnel (*burn-out*) est une autre conséquence parmi les plus révélatrices de la toxicité du travail : il est estimé qu'au moins 100 000 personnes en sont victimes chaque année en France, et plus de 3 millions de salarié-es présente un risque de *burn-out*. L'augmentation du nombre d'accidents du travail, impliquant des arrêts longs, est une autre donnée significative : 783 600 accidents de travail en France en 2019, dont 780 morts. Le nombre d'accidents de travail est en hausse constante depuis 2013, surtout chez les femmes. Sans parler de tous les empoisonnements quotidiens qu'obligent certains boulots, comme dans le nucléaire, la pétrochimie, le BTP, l'agriculture, etc. Bref, le travail est bel et bien une activité dangereuse pour la santé. Une raison supplémentaire pour en finir avec l'exploitation et la domination •

Adresse

à celles et ceux qui veulent filmer en paix

LE 22 FÉVRIER 2014, une manif traverse les rues nantaises en opposition à l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. Des affrontements ont lieu avec les flics, des sabotages et dégradations ont lieu, notamment d'engins de chantier, d'un magasin Vinci et d'un commissariat. Juste après, Ouest-France livre spontanément ses images à la police afin de faciliter l'arrestation des personnes les plus déterminées à empêcher le bétonnage et la réalisation d'un projet capitaliste. Ce n'est qu'un exemple particulièrement explicite du rôle des journalistes et des images.

Le 18 mai 2016, une voiture de flics brûle quai de Valmy à Paris, alors que des flics réacs défilent sur l'une des places devenue un symbole de la contestation sociale. Des tas de gens s'empressent de filmer la scène sous tous les angles. Quelques heures après et les jours suivants, 9 personnes sont interpellées, notamment sur la base de ces images. L'avocat d'un des accusés verse même au dossier une vidéo incriminante pour d'autres co-accusés dans le but de dédouaner son client. Une fois encore, les images servent à de lourdes condamnations.

Pendant toute la lutte dite des gilets jaunes, **un grand nombre de personnes sont tombées à cause d'images, parfois issues de vidéosurveillance ou de flics, d'autres fois provenant de journalistes, très souvent de manifestants et manifestantes eux-mêmes.** Beaucoup ont fini en prison. D'autres gens viennent en manif en se faisant officiellement porter pâle auprès de leur employeur, ou tout simplement risquent des répercussions de la part de leur employeur si celui-ci les voit dans des luttes sociales. Que les choses soient claires : **défendre le fait de filmer en manif, ce n'est ni plus ni moins défendre le fait d'être une balance !**

Pourtant, ils et elles sont nombreux et nombreuses à descendre dans la rue depuis plusieurs semaines pour s'opposer principalement, voire exclusivement, à cet article contenu dans la loi Sécurité globale visant à interdire le fait de filmer les flics. Les banderoles, les slogans et les mots d'ordre pour défendre le fait de filmer en manif pullulent. A chaque fois, j'ai l'impression que ces personnes gueulent leur envie de me passer les menottes elles-mêmes. Non seulement à moi, mais à toutes les personnes qui partagent cette idée qu'une manif n'est pas un espace pacifié, mais un moment propice pour agir. Et après, ce sont les mêmes personnes qui vont crier « Tous ensemble ! ». Pourtant, **la dissociation et l'hostilité vis-à-vis de beaucoup de gens présents dans les luttes et les manifs est explicite dans cette défense de produire des images, qui inmanquablement viendront alimenter les dossiers des flics et des juges, et qui ont déjà envoyé tant de compas et de camarades en taule.**

Parmi les preneurs et preneuses d'images, il y a donc des gens qui sont clairement nos ennemis, parce qu'ils se déclarent comme tels (flics, journalistes officiels, caméras de vidéosurveillance...). D'autres se prétendent neutres, participant à la propagande « pro » et « anti », comme les agences de presse plus ou moins indépendantes (Taranis, RT, Linepress, Street Politics, Rémy Buisine...). Enfin d'autres se prétendent camarades, militants ou militantes, participants ou participantes à la mémoire des luttes, ou encore sont elles et eux-mêmes les auteurs et autrices d'actes illégaux et se filment pour quelques instants de gloire virtuelle et de nombreuses heures de galère, elles bien réelles. **A partir du moment où toutes ces personnes brandissent des caméras dans des moments de lutte, elles agissent en ennemies.**

La défense des images s'appuie parfois sur quelques rares exemples où elles ont rendu explicites des violences policières. Pourtant, est-ce le fait de connaître une oppression ou de se reconnaître dans l'inconnu-e qui la subit parce qu'on en a soi-même aussi fait l'expérience d'une manière ou d'une autre, qui provoque rage et colère, ou le fait de l'avoir vue derrière un écran ? Et puis à quoi bon, le mal est déjà fait. À moins bien sûr de croire en la réparation qu'offrirait une hypothétique condamnation grâce à l'utilisation d'images, ce qui signifie y perdre son argent, son énergie, et s'en remettre à un outil du pouvoir par excellence, la justice. **En filmant, plutôt que de tenter, par l'action, d'empêcher que ces violences policières soient commises, non seulement on les laisse faire au nom d'un hypothétique futur procès, mais on réprime surtout celles et ceux qui pourraient vouloir agir directement**



CAEN, 16 FÉVRIER : une assemblée à la fac se tient en début d'après-midi à l'amphi 2000 du campus 1, regroupant 70 personnes, dont une bonne partie d'étudiants et d'étudiantes. Il est alors décidé de maintenir cette occupation, histoire de fissurer un peu la normalité et l'apathie qui règnent à l'université. L'occupation est l'occasion de rencontres et de temps d'échange. Des tags recouvrent le bâtiment extérieur. L'occupation est finalement levée tard dans la soirée faute de force.

TOULOUSE, 18 ET 19 FÉVRIER : Des dizaines d'étudiants et étudiantes bloquent le campus de la faculté Jean-Jaurès, à Toulouse. Ils ont fermé les accès en érigeant des barricades avec des bancs et tout ce qu'ils ont pu ramasser dans les couloirs et les classes de travaux pratiques de la faculté du quartier du Mirail. De multiples tags, notamment féministes et anarchistes, redonnent vie au bâtiment austère. L'Union des étudiants communistes s'empresse de dénoncer ce blocage et surtout ces dégradations, montrant une fois de plus que les organisations gauchistes roulent d'abord pour le maintien de l'ordre.



contre ces exactions policières afin de leur renvoyer un peu de la monnaie de leur pièce. Qui voudrait se débattre en donnant des coups lors de son interpellation si des photographes ou vidéastes le filment ? Qui voudrait aller chercher un copain ou une copine dans les mains des keufs en étant photographié-e sous tous les angles ?

Si quelques-uns et unes, jouant de la justice contre la police, arrivent à se faire innocenter, on sait tous et toutes que la plupart seront condamné-es. C'est une illusion de penser qu'une simple vidéo peut changer le rapport de force structurellement défavorable constitué par un des appareils du pouvoir, l'institution judiciaire. Et ces quelques-uns et unes, n'auraient-ils et elles pas pu se défendre sans la vidéo ? Quel crédit avons nous envie d'accorder aux images, y compris devant la justice, et à quel prix pour tous et toutes les autres qui se retrouvent bien malgré elles et eux sur ces mêmes images ? Le calcul est-il moins de prison pour l'un ou l'une, plus pour l'autre ? On reste dans le chacun et chacune pour soi ? La solidarité doit-elle rester juste un slogan plutôt qu'une réalité ?

Les prises d'images n'ont rien à faire dans les manifs, les actions et les moments de lutte. Attaquer les caméras, de celles de la ville-prison à celle de Doc du réel, ou de n'importe quel smartphone intrusif, bref, s'en prendre au pouvoir de nuisance de tous ceux et toutes celles qui plutôt qu'appuyer le bordel participent à sa mise en scène narcissique ou autoritaire (filmer d'autres à leur insu et à des fins de propagande), même indirectement et avec de bonnes intentions, reste une contribution à la portée de chacun et chacune. Une contribution parmi d'autres qui élargit l'espace de la révolte plutôt que de la restreindre et de la réprimer.

CESSE DE FILMER, OU NE TE PLAINS PAS SI TON USTENSILE FINIT FRACASSÉ !

Paresse.

Son visage avait pris quelques rides,
Et ma paresse, les couleurs d'une douce tendresse,
De son exquise adresse, elle vous caresse,
Ma caresse, elle vous agresse.
Que cela paresse déconvenue,
Mais cela était convenu
Ma paresse, un point, une virgule, je vous le confesse,
Ce n'est qu'une maladresse,
Trois petits points de suspension...

Ma paresse, d'une attention particulière, elle vous caresse,
Douce et lisse comme une confession qui se cultive,
Comme des caresses sur des corps qui se prélassent partant
à la dérive,
Comme une douce banquise sur ta peau parfumée par le
vent venu de l'océan,
Laissons le temps s'en aller, ma paresse
Ma caresse, de sa chaleur exquise, elle vous caresse.
Certes, cette douce allégresse, elle vous agresse.
Que cela vous déplaise,
Je le regrette, point de tristesse.
Mais que cela ne vous mette point mal à l'aise,
Bien au contraire, j'ai la mer en partage.

Des reproches, vos regrets, je vous acquiesce, j'en ai plein
les poches,
Mon pantalon mal rapiécé, mon lit mal bordé, un baiser
volé, par paresse,
Une fleur séchée, un amour colonisé, un ciel arc-bouté, je
n'en veux point.

Des champs effleurés par la brise, le temps en friche, une
pause en contrepoint,
Le vent claquant aux fenêtres, de l'argent pris à un riche,
par tendresse,
J'en ai plein les coins.

Aujourd'hui,
Je serai bien allé à la messe,
La belle kermesse.
Avec son épaule légèrement dénudée, lentement dévêtue,
Très jolie était la belle hôtesse,
Tenant à la main le panier de la quête,
Du vendredi, pour quelques sous, ma tristesse.
Alors je suis parti, je me suis enfui.

Vers de grands jardins sauvages remplis de pêchés en fleur.
Vers de douces ivresses.

J'ai fait le plein, une vidange et trafiqué les freins
Histoire de filtrer l'air.
Et j'ai mis tout ce beau monde dans le coffre de ma caisse.
Car j'encaisse, j'encaisse,
Alors, quelque fois, il faut bien avec délicatesse
Parfois passer à la caisse.
Et j'ai rêvé à ses douceurs caressant le soleil,
A sa chaleur ses rondeurs, ma paresse,
D'une douce caresse, ma maîtresse,
Et d'un clin d'œil, je pourrai vous filer son adresse •